

CULTURE/

2024, une année qui nous a rendus flous

Par Judicaël Lavrador, Clémentine Mercier et Claire Moulène

CULTURE/

Entre retour en grâce de la peinture figurative, inclusivité grandissante et taille dans les budgets, «Libé» revient sur les moments marquants de la sphère artistique en France et dans le monde.

En 2024, on s'est enthousiasmé pour des oeuvres «halos», photographies ou peintures nimbées de lumière aux contours flous, petits phares envoûtants dans le brouillard de l'époque... On a aussi adoré les oeuvres «champignons», nouvelle marotte des artistes, symbole de renouvellement et de résistance dans un monde qui tangué. De la résistance, il en faudra sûrement au regard des lignes qui se dessinent pour l'avenir. La grande messe de Notre-Dame de Paris requinquée a confirmé l'importance du patrimoine dans les choix politiques et de l'art figuratif dans le paysage esthétique. Ce sont les vitraux de Claire Tabouret qui orneront bientôt la cathédrale rénovée, une artiste chouchoutée par le milliardaire François Pinault. Avec elle, c'est toute la scène française de la peinture figurative qui cherche un peu de paillettes, encouragée par les institutions, dans le contexte d'un marché de l'art pas folichon et d'une géopolitique tendue.

Alors, tristoune l'année de l'art 2024 ? Plusieurs nouvelles le laissaient craindre, comme la vente aux enchères d'un horrible portrait d'Alan Turing par Ai-Da, la première humanoïde artiste, pour plus d'un million d'euros, l'ouverture d'un musée sans gardien à Tokyo – on y circule grâce à des QR codes –, ou encore le carton aux enchères de Comedian, la banane scotchée de Maurizio Cattelan, oeuvre désenchantée qui acte la flambe comme composante du ready-made, réduit l'art à un même creux et enferme l'artiste dans le piège d'un jeu bouffon. Hormis ces coups d'éclat tapageurs, de belles intentions tout de même : à la Biennale de Venise, le Brésilien Adriano Pedrosa a placé l'étranger, l'altérité et le folklore au coeur de son programme, une ligne inclusive et une ouverture au monde étonnante dans l'Italie de Giorgia Meloni, axe confirmé par la nomination la Suisso-Camerounaise Koyo Kouoh – conservatrice au Zeitz Museum of Contemporary Art Africa – pour l'édition 2026.

Et l'art contemporain prouve encore une fois cette année qu'il est un espace hospitalier pour accueillir d'autres représentations, du corps notamment, d'autres allures de vie... en ménageant une place aux artistes handi et aux «disability studies», nouveau champ de recherche après les gender studies. En France, une poignée d'artistes de Gaza ont trouvé refuge pour échapper aux bombes et les artistes Syriens se réjouissent de la chute de Bachar al-Assad, tandis que la dernière Biennale de Lyon mettait le monde en sourdine. L'art comme safe space ? La peinture figurative fait son come-back Le choix, le 18 décembre, de Claire Tabouret pour concevoir les vitraux de Notre-Dame de Paris, sonne comme la confirmation du retour en grâce de la peinture figurative contemporaine en France. Étonnamment, les institutions patrimoniales n'y sont pas pour rien, n'hésitant plus à faire place aux jeunes artistes en vis-à-vis de leur collection. Après avoir exposé les toiles intimistes de Nathanaëlle Herbelin, le musée d'Orsay invitait 80 peintres à présenter, sur chevalet, un tableau chacun, à l'initiative de Thomas Lévy- Lasne, tandis que le musée de l'Orangerie accroche les nénuphars acidulés d'Amélie Bertrand et que, dès janvier, le château de Versailles ouvrira certaines de ses salles à Guillaume Bresson et ses scènes de rixes dans des parkings souterrains. Les galeries ne sont pas en reste et Art Basel Paris avait retenu pour son affiche officielle un portrait d'une Dalida rouge braise, peint par Nina Childress.

page

22

page

25

En dépit de la qualité de cette scène picturale, elle n'en constitue pas tout à fait une, homogène et cohérente, et beaucoup d'artistes n'ont en commun que l'usage du pinceau. Les uns, dans la lignée du surréalisme, remis à l'honneur au Centre Pompidou pour le centenaire du mouvement, distordent les corps (Pol Taburet, Madeleine Roger-Lacan), d'autres cultivent, d'un trait minutieux, des portraits de jeunes gens modernes (Jean Claracq, Louise Sartor) quand d'autres encore, dont Elené Shatberashvili, se tiennent dans l'immobile épaisseur de la nature morte. Ju.

L.

Après l'embellie, Le marché de l'art se réajuste Banane et chien Shiba, même combat ? L'artiste Robin Lopvet est l'auteur du Dust storm dog, un montage photo entre un chien Shiba et une tornade de sable, une image tellement connue qu'elle est devenue un mème et qu'elle a été exposée, notamment à Lux, une alliance de festivals photographiques, à Paris cet hiver. Quelle n'a pas été la surprise de Robin Lopvet quand Elon Musk a tweeté son collage numérique, juste avant d'entrer dans Notre-Dame le 7 décembre ! En effet, le milliardaire américain l'a postée pour ambiancer le monde à sa nouvelle religion : celle du Dogecoin, une cryptomonnaie à l'effigie d'un chien Shiba – à l'origine une monnaie troll du Bitcoin, devenue aujourd'hui un actif financier reconnu. La crypto à la rescousse d'un marché de l'art en berne ? Alors que Donald Trump s'apprête à retrouver la Maison Blanche, le ton est donné : à bas la régulation, vive la spéculation ! Comment ne pas rapprocher ceci de la vente phénoménale de Comedian, la banane scotchée de Maurizio Cattelan, chez Sotheby's pour 6,2 millions de dollars ? C'est le crypto-entrepreneur chinois Justin Sun, personnage sulfureux et dispendieux, qui l'a acquise, en cryptomonnaie justement, pour populariser ses services avant de dévorer le fruit. Derrière ces publicités pour la crypto-industrie, synonyme de capitalisme alternatif et dérégulé, le marché de l'art se réajuste après l'embellie post-Covid. Christie's a annoncé un recul de 8 % de son chiffre d'affaires et une hausse de ses ventes privées, signe du manque d'éner- Suite page 24 Suite de la page 22 des ventes publiques dans un contexte géopolitique tendu. C.

Me Des oeuvres floues à lier Dans un monde ultrabalisé et connecté, plusieurs oeuvres, en forme de brouillard et de halo, ont étrangement retenu notre attention. Privilégiant le sfumato, l'énigme et l'invisible, elles ont joué la carte de la perte de nos repères. Dans une exposition à la galerie Binome, la photographe Corinne Mercadier a dévoilé ses architectures entre chien et loup où flottent d'énigmatiques ectoplasmes laiteux, mélanges de dessin et de photographie. A la Fondation Henri Cartier-Bresson, Mame-Diarra Niang a photographié des personnes noires jusqu'à l'épuisement de leurs silhouettes à travers des écrans. De ces corps aux contours estompés, elle a fait des abstractions, comme des peintures. Pour l'artiste, ces images floues d'hommes ou de femmes noires sont autant de masques libérateurs, de «voiles d'ignorance» à la John Rawls et d'outils d'émancipation pour échapper aux assignations. Métisse, Mame-Diarra Niang fait du halo rose, jaune ou bleu, une arme politique. Mais c'est surtout dans le cadre du festival Normandie Impressionniste que les artistes ont acté l'importance du flou. En hommage à Claude Monet, Oliver Beer a peint des «nymphéas acoustiques» en captant les sons du bassin de Giverny pour les répercuter sous forme d'ondes sonores et de pigments sur des toiles. Résultat : des merveilles de tableaux bleus vibrants et ondoyants où se perdait le regard à Rouen. Mais c'est Flora Moscovici qui a détenu la palme du gigantisme avec la pulvérisation au sol de halos de chaux rose, jaune, bleu, dans le Hangar à dirigeables d'Ecausseville, au coeur du Cotentin. On pouvait observer cette hallucinante peinture depuis les airs dans de petits engins volants. C'est formidable quand les artistes enfument notre vision. C.

Me Patrimoine versus création : la guerre idéologique En cette fin d'année 2024, deux événements se sont percutés, dessinant une ligne de fracture dans le paysage culturel français : d'un côté, l'inauguration en grande pompe de Notre-Dame de Paris ressuscitée, de l'autre, les annonces de coupes budgétaires massives dans le secteur de la culture (une baisse de près de 70 %), en particulier des arts visuels, en région Pays-de-la-Loire. Un matraquage en règle contre le service public de la culture qui laisse craindre que cette région, après Auvergne-Rhône-Alpes sous Laurent Wauquiez, ne soit le nouveau chaudron d'une politique qui dénigre de plus en plus une création contemporaine considérée comme trop subventionnée et élitiste. Depuis quelques années déjà, le Rassemblement national fait monter la sauce, n'ayant d'yeux que pour le «patrimoine pétrifié», arme de «redressement moral» pour le pays. Jamais à une outrance près, le parti de Marine Le Pen fait valoir l'argument suivant : il s'agirait de lutter contre une «pensée révisionniste» (sic !) qui n'aurait que pour projet de «déboulonner» notre patrimoine culturel et historique. Dans la foulée, et après une nouvelle menace de basculement politique au sortir de la dissolution, laissant craindre le pire pour certains lieux, notamment dédiés à l'art contemporain à la programmation jugée trop «woke», Rachida Dati ne s'y est pas trompée (en matière d'opportunisme) et a dégainé à la rentrée un budget de 300 millions pour la sauvegarde du patrimoine. Un bas de laine miraculeux quand le ministère n'est pas capable d'aligner plus de 2 millions pour l'ensemble des 35 écoles d'art territoriales qui forment pourtant les artistes de demain, et laisse s'effondrer l'écosystème culturel aux mains de collectivités de plus en plus dépouillées. C.

Mo Un art décentré et décolonisé Si la Biennale de Venise a un rôle prescripteur, pointant au fil des pavillons et des expositions internationales, les thèmes, les formes et les jeunes artistes à suivre, la 60e édition lançait cette année un contrordre manifeste en promouvant ces créateurs non-occidentaux que la modernité américaine et ouest-européenne avait passés sous le tapis – la France présentait le travail de l'artiste franco-caribéen Julien Creuzet dans son pavillon. A l'instar de cet élargissement vénitien aux zones périphériques de la création (qui inclut les pratiques autodidactes, vernaculaires, cosmogoniques...), porté en outre par le postcolonialisme et le féminisme, le paysage de l'art s'est aujourd'hui décentré, diversifié et féminisé. Ou y travaille. Au-delà du renouvellement des têtes d'affiche, on mesure le changement de paradigme dans les formes adoptées, dans le rapport au monde, à ses matériaux et à l'art. Se fiant davantage et sans complexe à l'intuition, plus viscéral (en liant le corps aux éléments naturels), plus magique aussi peut-être (au sens des Magiciens de la terre, exposition visionnaire qui, au Centre Pompidou en 1989, levait le voile sur la création non-occidentale), les artistes qu'on a vus au Palais de Tokyo (Myriam Mihindou, Malala Andrialavidrazana), au Crac de Sète (où huit d'entre eux concernés par le handicap ou la maladie proposent des récits émancipateurs), et ailleurs, élargissent résolument le cadre habituel de l'histoire de l'art. Et ce n'est sans doute que le début. Ju.

L Des représentations du handicap renouvelées Alors que tous les yeux étaient braqués cet été sur les Jeux olympiques et que la ferveur ne s'est pas démentie avec le succès des Jeux paralympiques, une lame de fond a déferlé cette année sur le champ de l'art, toujours aux avant-postes pour mesurer les changements de société et contribuer à faire bouger les représentations. La lutte contre le validisme, cette idéologie qui se cache «sous la paresseuse évidence du desglie tin biologique», pour reprendre les termes de la philosophe et psychologue clinicienne Charlotte Puiseux, et qui fait vivre «l'enfer social» aux «mauvais corps», est devenue le combat d'une communauté d'artistes et d'activistes invités cette année dans plusieurs centres d'art, du Palais de Tokyo au Crédac d'Ivry en passant par le Crac de Sète, qui accueille pour quelques jours encore l'exposition En-dehors. Conçue par Lucie Camous et l'artiste No Anger du collectif Ostensible, elle cherche à tordre le cou à une autre idée reçue qui consiste «à percevoir les personnes handi comme des êtres à réparer». Et s'interroge notamment sur la réappropriation de l'espace public, avec des artistes comme Lou Chavepayre – la révélation de cette expo –, ou Benoît Piéron, qui bénéficia également cette année de deux solo shows à Lafayette Anticipations et au Magasin de Grenoble. Son art chargé de fantaisie, de douleurs et de baume au coeur met en scène des corps imparfaits et impatientes, souvent mis en pause dans des salles d'attente qui, chez lui, ont détrôné le White cube. C.

Mo Les champignons, matière pour Pygmalions Quoi, vous êtes passés à côté des champignons, stars de l'année 2024 ? Impossible pourtant d'oublier ces organismes fascinants, symboles de résistance dans un monde autodestructeur. On en a vu dans les foires, les expositions, l'espace public et même sur la couverture de Beaux-Arts Magazine, qui a publié une photo de Phyllis Ma, série d'images pop exposée dans une sorte de champignonnière à la Biennale de Vevey (Suisse). Cette année, des pleurotes ont poussé sur de gros ballots dans Mycorama, une installation d'Anouck Durand-Gasselín à la Maison des arts de Malakoff. L'artiste en a fait des bouillons pour les partager avec les visiteurs. Dans Une non-histoire des plantes, à la Maison européenne de la photographie, du mycélium – la racine des champignons – recouvrait à l'état végétatif des photographies d'Angelika Loderer, mycélium en forme de filaments aussi filmé en time lapse par Angelica Mesiti pour montrer la naissance et la mort des végétaux. Place Vendôme, à l'occasion d'Art Basel Paris, un Giant Triple Mushroom rappelait la passion de l'artiste allemand Carsten Höller pour l'amanite tue-mouche, un champignon toxique et hallucinogène.

Matière vivante à forme ambiguë, à la fois protectrice – comme un petit parapluie – et destructrice – comme une bombe nucléaire –, le champignon est une nouvelle muse pour les artistes, appréciée moins pour son pouvoir psychotrope que pour sa force de vie et de symbiose entre les éléments. Cela en ferait même un symbole queer, révélateur d'un champ des possibles en matière sexuelle. Au musée Tinguely de Bâle (Suisse), l'artiste Mika Rottenberg a montré tout un réseau de lampes-champignons en matière recyclée, petits signes d'espoir et loupiotes optimistes dans les ténèbres. C.

Me

De gauche à droite et de haut en bas : n Jérémie au bain, par Nathanaëlle Herbelin. Nathanaëlle Herbelin. ADAGP 2024 n Absence de cul, par Lou Chavepayre. Aurélien Mole n L'installation Mycorama, par Anouck Durand-Gasselín, au centre d'art de Malakoff. Anouck Durand-Gasselín. ADAGP 2024 n Vue de l'exposition Praesentia, par Myriam Mihindou, au Palais de Tokyo. Aurélien Mole. ADAGP 2024

De gauche à droite et de haut en bas : n Figure le moment qui précède, de Mame-Diarra Niang. Mame-Diarra Niang.